

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondée le 1er Septembre 1827
Publié par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, 1000 Poydras Street, Nouvelle-Orléans, La. Téléphone Main 4100.
Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.
En Louisiane et au Mississippi, par an \$2.00
Pour les Etats-Unis, un an \$3.00
Par mois \$0.25

SAGESSE?

Une crise légère de sagesse semble souffler depuis deux jours. Illusion? Réalité? Ne l'ose trop me le demander. Cet air de sagesse nous vient d'Angleterre, d'Amérique, un peu d'Allemagne, sinon d'Espagne. L'atmosphère économique et politique se réchauffe; le baromètre remonte... la Bourse aussi.

Voilà longtemps, en France et hors de France, qu'on souhaite la "réprise." Alternativement, depuis des mois, depuis des années, nous passons de l'espoir au "cafard." On entend déclarer ce lundi: "Allons, cette fois, ça marche..." et le samedi: "A quoi bon! Il n'y a rien à faire!" Il est étonnant qu'après tant d'échecs, le découragement ne gagne pas plus d'esprits... Mais aussi bien l'espérance n'est-elle pas restée au fond de la boîte de Pandora?

M. Lloyd George a donc manifesté le désir de rencontrer une fois de plus M. Aristide Briand. Encore un week-end à passer aux Chequers! Au surplus, le Premier anglais paraît être, aujourd'hui, de la meilleure humeur du monde. L'épave irlandaise hors du pied lui rend la vie plus douce et lui permet d'accepter, sans trop grogner, la présence de la France dans l'entente à quatre, préparée à Washington, à propos de l'océan Pacifique.

La bonne humeur du Premier britannique durera-t-elle? Nous le souhaitons ardemment, aussi ardemment que de voir nos deux pays confiants l'un dans l'autre, unis, et assurant par cette union la paix dans le monde. Quoi qu'il pense, et quoi qu'on dise autour de lui, c'est là le vœu de la France. Paix universelle, entente, étroite amitié avec les compagnons de lutte et de misère, voilà notre désir; mais il ne suffit pas de vouloir à soi seul la paix, l'entente, l'amitié pour les obtenir. Que chacun le veuille comme nous et "ça ira."

Or, il est trop vrai qu'en Angleterre certains se livrent à une violente campagne contre l'entente franco-anglaise, au profit de l'Allemagne. On lit par exemple, dans la Westminster Gazette du 6 décembre, ces lignes caractéristiques:

"L'entente ne veut plus rien dire. Elle reste de nom, mais, de fait, elle est morte... Le danger qui menace l'Europe aujourd'hui, ce n'est pas la reconstruction allemande, mais bien la faillite allemande, et dans toute politique à laquelle l'Angleterre pourra songer pour prévenir le désastre, ce lien que nous appelons l'entente ne sera pas un secours, mais une gêne."

Paroles singulières, et qui montrent avec quelle facilité quelques Anglais sacrifient notre pays à leurs intérêts matériels. Le rédacteur de cet éditorial n'hésite pas un instant à nous jeter par-dessus bord, pour faciliter le relèvement de l'Allemagne et affirme, en terminant:

"L'entente anglo-française est un anachronisme. Nous voulons une entente européenne, une entente mondiale..."

Fort bien... Mais cela équivaut à nous dire:

—Amis Français, vous êtes sortis vainqueurs de la guerre. Nous avons, vous et nous, d'accord, imposé à l'Allemand l'obligation de réparer en partie le mal qu'il vous avait fait. Mais il prétend, aujourd'hui, que cette obligation va le ruiner. Or, comme j'ai plus d'intérêts chez lui que chez vous, ne trouvez pas mauvais que je préfère votre ruine à la sienne. Ne prolongons donc pas notre alliance, faisons une entente avec notre ennemi d'hier, et cessez donc de réclamer le paiement de vos créances... C'est du dernier mauvais goût, mes chers!...

Je veux croire sincères ceux qui tiennent ce langage; mais, dans ce cas, quels admirables et dangereux naïfs! Ils nous disent: "L'Allemagne n'est plus redoutable." Et, cependant, elle continue, comme le prouvent les instructions du général von Seeckt, de prévoir et de préparer la guerre faite par des armées de millions d'hommes pourvus des armes des plus perfectionnées. — Ils nous disent: "L'Allemagne fait tous ses efforts pour payer." Et, cependant, toutes les informations qui nous viennent d'outre-Rhin prouvent qu'elle continue d'organiser systématiquement la banqueroute. Cela est clair, aussi clair, aussi public que les instructions de von Seeckt, qu'on peut se procurer dans toutes les librairies germaniques.

Lisez le dernier bilan de la Reichsbank. Il vaut le plus éloquent des discours. On sait quel fardeau terrible pèse sur nos épaules. Malgré nos dix départements dévastés, nous devons faire à l'Allemagne l'avance des sommes énormes dues pour les réparations, nous devons payer les pensions, payer nos frais de guerre et, pourtant, à la date du 8 décembre 1921, notre circulation fiduciaire était de 26 milliards 666 millions,

garantis par une encaisse-or de 5 milliards 524 millions et une encaisse-argent de 279 millions (contre 5 milliards 912 millions de billets, 4 milliards 104 millions d'or et 640 millions d'argent le 23 juillet 1914). Le Reich, lui, à la date du 30 novembre, avait une circulation fiduciaire de 108 milliards 273 millions de marks (100 milliards 943 millions et demi de billets et 7,329 millions et demi de bons de caisse de prêts de guerre, garantis par une encaisse-or de la Reichsbank de 993 millions 698,000 marks-or et 13 millions de marks-argent, alors que, le 23 juillet 1914, 1,696 millions d'or et 418 millions d'argent, soit 2,114 millions de métal, garantissaient 2,364 millions de billets.

Mais, ce qui est plus inquiétant encore, ce qui nous montre que le gouvernement allemand n'a nul désir d'enrayer la débâcle de l'Etat, c'est qu'en une semaine, du 24 au 30 novembre, l'encaisse-or ayant légèrement diminué, la circulation fiduciaire a augmenté de 4 milliards 732 millions, c'est-à-dire que la seule inflation d'une semaine équivalait à plus de deux fois la valeur totale des billets en circulation en 1914, et à trois fois l'augmentation constatée au cours de l'année précédente entière! Qu'on s'étonne, après cela, de ce que la Reichsbank ait acheté, ces temps derniers, des pièces d'or de 20 marks au prix de 850 marks-papier! Il y a trois mois, elle achetait des barres à 37,000 marks le kilo. Aujourd'hui, elle les paie plus de 100,000 marks! Ajoutons encore que son portefeuille d'escompte des bons du Trésor est passé de 13,471,200,000 marks à 114,023,400,000 marks!

Donc, aucun doute n'est possible. Comme je l'ai annoncé depuis de longs mois, les seigneurs de la grande industrie allemande veulent la faillite de l'Etat. — Quelle doit être notre réponse? — Accepter le moratorium? — Ce serait faire leur jeu et nous ridiculiser. — Grâce à la guerre, ces messieurs ont établi de formidables fortunes. Chaque entreprise procède à des augmentations de capital qui ne sont, bien souvent, que des répartitions de bénéfices dissimulés. Prenons-en notre part. Que les Sociétés par actions remettent, par exemple, 30 0/0 de leur capital-actions à la Commission des réparations, à charge pour le Reich de les indemniser sous la forme qu'il jugera bonne. Les entreprises de moindre importance et l'agriculture seront frappées d'un prélèvement d'égalé valeur.

Je suis persuadé que la formule est applicable. En tout cas, il serait inadmissible de parler, en France, d'un prélèvement sur le capital afin d'avancer à l'Allemagne les sommes dont elle nous est redevable et qu'elle se refuse à payer, et de laisser intact le capital allemand en général et la fortune des propriétaires de guerre germaniques en particulier.

Un vent de sagesse semble s'élever en Allemagne à ce point de vue. Des journaux comme le Berliner Tageblatt, la Deutsche Allgemeine Zeitung, et surtout le Vorwärts, commencent à voir clair dans le jeu criminel de la Schwereindustrie allemande. On se rend compte, outre-Rhin, du rôle qu'elle joue, et que, si les veuves et les petits rentiers ont fait, que si les malheureux en viennent à piller les magasins d'alimentation et d'habillement, c'est à elle qu'on le doit.

Donc, pas de moratorium, mais assainissement des finances allemandes et participation de la Commission des réparations aux valeurs réelles de l'Allemagne, telle peut être notre ligne de conduite. Les biens du Reich, ses chemins de fer, ses mines sont également susceptibles d'être transférés à la Commission, ou de servir de gage à un emprunt international.

Il faut que le gouvernement de l'Empire fasse l'effort nécessaire pour hâter la rentrée immédiate des impôts existants, du Reichsnotenpfen en particulier; il faut qu'il consente aux économies, aux restrictions budgétaires indispensables. S'il est un peu avisé, il essaiera, tandis qu'il en est temps encore, d'empêcher la Commission des réparations de prendre sa part dans les valeurs réelles de l'industrie et de l'agriculture allemandes, en faisant réaliser l'opération par le Reich lui-même, qui reste libre de s'approprier, sous une forme quelconque, une portion des revenus ou des fortunes des individus pour des fins nationales.

Que nos amis anglais se rassurent. Personne, en France, ne songe systématiquement à ruiner l'Allemagne. Mais nous n'entendons pas jouer un rôle de dupe et faire le jeu du parti national et des grands industriels. Une ruine de guerre de chez nous dont on a ruiné la maison m'intéresse plus que Stinnes le milliardaire. J'entends qu'il paie avant cette malheureuse le mal que lui et les siens ont fait.

ANDRÉ FRIBOURG, député, Secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.

L'AME ANGLAISE A TRAVERS KIPLING

Pour Kipling, comme pour Ruskin, Tennyson, Carlyle, tous les penseurs et poètes toriques de l'Angleterre, épris avant tout des énergies spirituelles de la vie, et qui en voient la manifestation la plus certaine dans la précision résistante et cristalline des formes et des caractères, la société de tradition oligarchique est une hiérarchie de commandements et d'obéissances. En haut, la caste gouvernante, qui dure et garde ses traditions parce qu'elle continue de posséder la terre. Au-dessous, la middle class, dont le premier rang fournit les fonctionnaires, les ingénieurs, les médecins, les marchands, et le second les scribes, les sous-ordres, les boutiquiers—passionnée, elle aussi, de jeux athlétiques, respectueuse de ses supérieurs, betters, des institutions établies, et qui, subissant les prestiges de la haute gentry, reçoit d'elle toutes ses formules d'idéal. Tout en bas, la plebe, réserve des profondes énergies de la race, que le poète des Barrack room Ballads aime parce qu'elle est la force copieuse et primitive, la pesante et peu pensante plebe anglaise, qu'il s'agit de façonner, en lui apprenant l'obéissance, la tenue et le respect de soi, en faisant d'un vague vagabond de l'East End, d'un homme du peuple qui s'affaisse, qui bavarde et qui cogne, un homme de métier, discipliné par son métier et qui, lui aussi, en a pris le masque, la langue, les gestes précis et spéciaux: un marin fidèle à son quart et qui sait les agrès et les épissures; un mécanicien noir de charbon et qui aime sa machine; un soldat hâlé et cambré, un Tommy Atkins, un Mulvaney, un Ortheris, dont un connaisseur pourrait dire, au degré de l'angle de leur toque sur leurs cheveux pommadés, au balancement rythmique de leur démarche, le numéro de régiment—tous marqués de la forte empreinte professionnelle qui fait leur style et leur caractère, tous beaux, par conséquent, et, suivant Kipling, respectables, parce qu'en hommes libres ils respectent leurs supérieurs, tous qui se respectent, parce qu'ayant appris l'orgueil du métier ils font corps avec leur bateau, leur machine ou leur caserne.

Cette hiérarchie, ce système de sentiments et de consignes, cet ordre social et moral, voilà, pour le poète impérialiste, ce qui constitue la force et la forme, la personne agressive, conquérante et gouvernante, toute la personne impériale de l'Angleterre, moins visible dans les grandes villes anglaises "où il n'y a que des machines, de l'asphalte, du brouillard, où les hommes trop sédentaires montent intellectuellement en graine" et se mettent à raisonner, que dans l'Inde, où il s'agit de gouverner, avec soixante mille soldats et moins de mille fonctionnaires européens, trois cents millions d'hommes, des multitudes nues, brunes et primitives, entre lesquelles et le ciel aveuglant il n'y a rien. Là, les théories sont simples.

"La vie n'y est pas assez longue pour qu'on entreprenne de prouver que personne n'est à la tête des choses et des affaires. Visiblement, le délégué est au-dessus de l'administrateur local, le commissaire au-dessus du délégué, le lieutenant-gouverneur au-dessus d'eux tous, sous les ordres du secrétaire d'Etat, lequel est responsable à l'empereur, et si celui-ci n'est pas responsable à son Créateur, il est clair que le système entier de l'administration de l'Inde est faux, ce qui, manifestement, est impossible."

De cet ordre, de ces disciplines, des hommes qu'ils façonnent, des formes spéciales et décidées qu'elles leur imposent, des volontés de conquête et de domination qu'elles ordonnent pour le succès national, Kipling a pris conscience dans l'Inde, comme nul Anglais en Angleterre, et tel est l'unique objet de son œuvre. L'Inde, son ciel de feu, son humanité nue sous le soleil, ses choléras, ses Ganges qui charrient la cendre des bûchers, ses trente-trois millions de dieux, ses religions hallucinées, ses fakirs et ses mendians, ses végétations de rêve, toute son accablante nature, ne lui servent que de fond et de contraste pour mieux évoquer cet ordre, ces disciplines et cette belle énergie, pour les montrer qui se produisent, à travers des entreprises, des difficultés, des batailles, des aventures, des terreurs impossibles dans l'Europe trop réglementée, en drames saisissants où défilent et plus souvent triomphent la volonté anglaise et l'idée anglaise du devoir. Même Kim, même La Jungle, qui passent pour les deux livres proprement hindous de Kipling, sont de cette pure essence anglaise. J'y retrouve ce qui faisait le fonds du Boy's Own Paper, des aventureux romans anglais d'autrefois que les hispas, écologistes, douze ans, en Angleterre: le culte du héros, un jeune garçon sans doute et sans peur, tenace, patient aux coups, stoïque aux punitions et défaits mérités—un enfant maître, fait pour mener justement la bande de ses fidèles, garder sa tête dans les difficultés et imposer un prestige qu'il finira toujours par mettre au service, non des insurrections, mais de l'ordre anciennement constitué. N'en doutez pas: les coups de poing que Kim, fils de femme hindoue, en fait perdu des bazars du Penjab, administre à un Russe et à un Français, sont tout anglais, et populaires à Eton. Ce sont les consignes d'Eton que Mowgli apprend dans la Jungle:

IL DESIRE ACQUERIR MUSCLE SHOALS



M. HENRY FORD
Fabricant des automobiles de renommée mondiale "Ford", qui désire acheter Muscle Shoals, dans l'Etat de l'Alabama, et employer ainsi cette énorme source de force motrice naturelle. Il a soumis sa proposition au gouvernement, mais jusqu'à ce jour n'a pas réussi à obtenir l'approbation des autorités fédérales à ce sujet.

obéir afin d'apprendre à commander, se taire, se dominer, recevoir en silence et sans rancune les coups que lui inflige Bagheera parce qu'il a désobéi à la loi—la loi tout anglaise de la Jungle à laquelle les singes, ne se rangent pas, parce qu'ils ont, croyez-le, du sang celtique dans les veines. L'énergie pratique et lyrique de l'âme anglaise est dans Mowgli, avec ces nuances et ces rythmes mêmes qui lui viennent de trois siècles de Bible. Reconnaissez les grandes mélodies vénétables du Livre dans la chanson de Mowgli qui danse, inspiré par sa victoire, seul dans le clair de lune, sur la robe royale de Shere-Khan. Moins solennel et sauvage été, sans doute, l'accent de cette chanson-là, si quel grand poète hébreu n'avait célébré, il y a bien des siècles, le meurtre de Sisera, l'idolâtre et le tyran haï, par une femme de tribu. A travers un sentiment septentrional de mystère et de solitude, d'audace conquérante et de mélancolie, à travers le trouble de l'homme enfant qui, pour la première fois, sent son âme d'homme et qu'elle n'est pas simple, mêmes cadences que dans le péan des Juges, mêmes passionnées répétitions, même parallélisme des puissants versets déroulés, même énergie en mouvement d'orgueil et de triomphe.

ANDRÉ CHEVRILLON, de l'Académie française.

Eugenie Grandet ET THE CONQUERING POWER

Il semble que le fameux roman de Balzac, en entrant dans le domaine du cinéma, eût pu donner une œuvre très vigoureuse et très dramatique.

La description détaillée des lieux où se passe l'action, l'indication poussée jusqu'à la minute, des attitudes et jeux de physionomie des personnages, quelques scènes qu'on dirait toutes bâties pour le théâtre, donnaient une base très suffisante à un splendide film.

Ce résultat n'a pas été atteint: Eugénie Grandet est un chef-d'œuvre, "Conquering power" est un assez bon film.

Quand on a lu le premier, il est impossible de l'oublier; quand on a vu le second, on est très apte à le laisser se noyer au milieu d'autres souvenirs vagues de représentations cinématographiques.

Il est juste pourtant de dire qu'il contient d'assez bons morceaux. Certains chapitres du roman avaient naturellement à être condensés sur l'écran. Ce délire de Grandet quand il se voit enfermé au milieu de ses trésors et sa vision terrifiante des métaux métalliques qui vont le broyer, cette folie et cette peur qui l'abattent raide auprès du vieux berceau plein d'or, forment une belle trouvaille dramatique.

Mais ce qui à lui seul vaut toute la pièce et peut faire désirer la revoir, c'est le tableau des trois Crucchots et des trois de Grassins.

Pour qui a séjourné dans une petite ville de France et à pu y observer certains types de petits bourgeois ou de petits fonctionnaires, ce vieux notaire glabre, ce brave curé diplomate, ce président de Bonfonds infatué de lui-même, l'officier en retraite, sa femme: l'élégante de province; leur fils: le jeune homme à marier; apparaissent comme des êtres réels incarnés à la perfection par les acteurs américains.

Où le film me semble plus faible c'est dans la représentation du Père Grandet lui-même. L'avarice avait tant imprégné chacun des traits du vieillard qu'il semble même, dit Balzac, que l'or avait donné son reflet à ses yeux. Le Père Grandet du cinéma n'est pas assez sourd dans sa mise, âpre, rusé dans sa physionomie. Je me souviens d'un film où un Louis XI était par son visage seul l'emblème de la cupidité et de la cruauté. L'effet était presque exagéré. Il a été au contraire trop atténué dans "Conquering Power."

Quant à Eugénie, je regrette de ne pas la voir avec son visage encadré de bandeaux à la vierge et ses lourdes tresses brunes. Elle eût gagné à rester une figurine 1830.

Il est étonnant que le cinéma n'ait pas fait usage d'une grande scène qui appartient beaucoup plus au théâtre qu'au roman; c'est celle où Grandet saute "comme un tigre saute sur un enfant endormi," sur le nécessaire confié par Charles à Eugénie, et où celle-ci s'écrie:

"Mon père, si votre couteau entame seulement une parcelle de cet or, je me perce de celui-ci... Allez maintenant, blessure pour blessure."

Pour détendre les nerfs des spectateurs, il y avait une scène comique que Balzac lui-même indiquait: c'est quand la Grande-Nanon tombe en extase devant la robe de chambre en brocart vert de Charles et la lui demande pour en faire un ornement d'église. Et en même temps cet étonnement naïf de la servante d'un millionnaire aurait achevé de nous renseigner sur l'atmosphère de la maison Grandet.

Il y aurait peut-être encore beaucoup à blâmer et bien à louer. Mais il vaut mieux, par exemple, ne blâmer ni ne louer le "dénouement heureux remplaçant la fin triste du roman; cela est un sacrifice au goût du public si habitué qu'il a dû probablement être jugé nécessaire—passons.

Généralement, le cinéma exagère les effets soit de pathétique soit de comique dont un roman est la source; cette fois-ci, au contraire, le cinéma a atténué.

"Eugénie Grandet" est une eau-forte à ombres très noires, à reliefs dur; "Conquering power" est une esquisse.

Et la leçon est: allons au cinéma, mais relisons Balzac, et comme alors nous saurons mieux l'apprécier! S. S.

LES YEUX QUI S'OUVRENT

Ah! qui n'a pas vu le port De cette ville inouïe Aurait manqué dans sa vie L'as de tous les grands records.

D'abord ce Mississippi Si long que l'on se demande Si ce n'est pas sur commande Que l'on fabriqua son lit.

Puis ces rives, constamment Verdoyantes, imprévues; Et qui offrent à la vue Du nouveau à tout moment.

Ces recoins et ces contours, Ces arbres qui se promènent Sur cette eau qui vous entraîne Dans ses capricieux détours.

Et vous arrivez enfin Après 10 heures de fleuve Dans ce port, qui vous abreuve De grandiose, sans fin.

Nous arrivâmes la nuit; Quel spectacle féérique! Un éclairage magique Tout à coup nous éblouit.

Des milliers et des milliers De comètes lumineuses Eclairaient toutes joyeuses Le ciel comme un vrai brasier.

Et un bruit assourdissant De voix, de fer, de sirènes Qui vous briserait sans peine Le tympan le plus puissant!

Et les bateaux!! Incensés!!! Ils stoppent, marchent, entrent, sortent.

Tout ça par la même porte, Comme des boursiers pressés.

Ne cherchez pas à compter Combien ils sont! inutile? Douzaines, centaines, mille? Regardez, sans discuter.

Oui, la Nouvelle-Orléans, A un port unique au monde, Dont l'activité féconde Emmerveille le passant.

Maxime GUITTON, Jeudi, 12 janvier 1922, New Orleans.

Vieille et Nouvelle France

Rue Royale, rue de Bourzogné, rue Dauphine, rue de Chartres... Nous ne sommes pas à Paris, nous sommes en Amérique, à la Nouvelle-Orléans, capitale de l'Etat de la Louisiane. Cent vingt ans de séparation d'avec la mère-patrie, précédées de trente ans d'occupation espagnole, n'ont pu effacer l'empreinte française si profondément gravée dans le cœur des Louisianais, ni modifier l'aspect de la belle ville édifiée par son fondateur Bienville et par ses successeurs.

Le voyageur français qui débarque dans ce coin appelé encore le Vieux Carré, vestige d'un plan fortifié, jadis bordé par le Mississippi d'un côté, et par ailleurs des fossés que les premiers colons durent creuser pour se protéger contre les incursions des Indiens, le voyageur, dis-je, oublie qu'il a traversé l'Atlantique et peut croire qu'il vient d'aborder sur un rivage inconnu de la France. Outre les rues aux appellations si caractéristiques que nous venons de citer, il retrouve la rue des Casernes, la rue des Remparts, la rue Saint-Louis, les rues de Toulouse, d'Orléans, du Maine, de Saint-Anne, de Saint-Pierre, de Conti, de Bienville, d'Yberville, noms que les éléments d'importation yankee ont respectés et que les nouveaux venus prononcent à l'estropie, la rue Washington où l'on estropie la rue Washington où l'on estropie la rue Washington.

Ces rues, non contentes de garder leurs anciennes dénominations, ont la fortune plus rare d'avoir conservé le style dans lequel elles furent construites. Alors que dans la ville neuve, celle que l'on appelle Outre-canal, séparée qu'elle est de l'ancienne par Canal-street, les gratte-ciel rivalisent de hauteur, dans le goût le plus moderne, les vieilles demeures françaises ont conservé leurs façades Louis XV, leurs balcons en fer forgé, leurs écussons armoriés, timbrés de couronnes désuètes dans ce pays de la libre Amérique. Le dedans répond d'ailleurs au dehors. On y voit encore des moulures, des plafonds peints et des patios ornés du traditionnel jet d'eau, seule trace très personnelle laissée par les Espagnols, les Castillans.

Lorsque la Louisiane leur fut livrée par le Traité de 1763, les Espagnols hésitèrent avant d'imposer les droits qu'ils avaient acquis, et le drapeau français continua longtemps de flotter après l'annexion. Vouloir faire cesser cette situation paradoxale le gouverneur annonça qu'un jour, à midi, les couleurs françaises seraient amenées et qu' aussitôt après on hisserait le pavillon espagnol. Les notables furent convoqués à la cérémonie. Faculté leur était laissée de se découvrir lorsqu'on abaisserait la bannière de France; par contre le salut était rigoureusement exigé pour les couleurs castillanes aussitôt hissées. A midi on descend l'étendard qui flottait sur la ville depuis 1717, date de sa fondation; et tous les colons, chapeaux bas, rendent un dernier hommage à ce symbole de la patrie absente. A peine le drapeau espagnol est-il déployé que tous se recouffent, montrant ainsi le cas qu'ils font de leurs maîtres. La répression fut atroce, immédiate, et les exécutions sauvages qui ensanglantèrent la ville ne contribuèrent pas à faire aimer par les Louisianais leurs heureux rivaux du Nouveau-Mexique.

On voit par cet exemple quel attachement les créoles de la Nouvelle-Orléans professaient à l'égard de la métropole, contrainte de l'abandonner sous la pression des événements. A la faveur des guerres de la Révolution, la France recouvra momentanément sa vieille colonie; mais Bonaparte, alors Premier Consul, jugeant impossible de la protéger contre la rapacité des Anglais, préféra la vendre soixante millions à la jeune république des Etats-Unis.

Abandonnés une seconde fois, les Louisianais ne purent, quand même, se décider à oublier. Depuis 1803, tout en s'étant loyalement incorporés à la grande République, ils ont opiniâtrement résisté à l'emprise anglo-saxonne. Comme au Canada, les descendants des premiers colons ont conservé la langue française et, partant, la culture et le souvenir des fondateurs. Notre langue est non seulement en usage dans toute la bonne société d'origine indigène, mais elle est encore l'idiome préféré de toute la région sud de l'Etat. Deux grandes écoles enseignent gratuitement le français à la Nouvelle-Orléans: l'Ecole de l'Union française, pour les filles, et l'Ecole du 14 Juillet, pour les garçons. De plus l'Alliance Franco-Louisianaise surveille l'étude du français dans toutes les écoles primaires et secondaires. Il est compris de presque tous.

Les succès de l'opéra français sont d'ailleurs la meilleure preuve que le doux parler de la mère-patrie a conservé tout son attrait. Chaque année, avant la guerre, il y avait, durant trois mois, une saison lyrique où l'on acclamait chanteurs, musiciens, corps de ballet venant de France. Le bon ton commandait d'avoir sa loge à l'Opéra, et le coup d'œil donné par les premiers rangs de la corbeille était inoubliable. Les Louisianaises ont conservé le type français, affiné par la vie spéciale des colonies, qui font des créoles les plus séduisantes des femmes. Qui le croirait? Sous l'influence des mœurs et du climat, l'Américaine, elle-même, s'est modi-

fiée au contact des premiers occupants, et son type, assoupli, a perdu la raideur qui caractérisait trop souvent l'Anglo-saxonne dans les autres territoires de l'Union.

S'il a été impossible à l'élément yankee d'absorber l'élément latin, il n'a pu davantage déraciner certaines coutumes qui rappellent aux habitants actuels quel est le pays à qui ils doivent leur première organisation. Alors que dans tous les Etats-Unis les circonscriptions territoriales sont désignées par le terme anglais de comté, ce sont encore des paroisses en Louisiane. Cette appellation qui a disparu officiellement en France à partir de 1790 pour faire place à la commune, subsiste encore et le Congrès tenu en juillet dernier pour élaborer une Constitution nouvelle, n'a pu chancier cette dénomination.

Un vrai dire avant le prestigieux effort de la France en 1914, nos ennemis avaient beau jeu pour entrer en brèche cet amour du passé qui semblait plutôt une élégance morale, une reconnaissance exagérée pour une race jadis grande, mais que l'on se plaisait à considérer comme frivole et ayant tant soit peu perdu sa virilité. L'abnégation, le courage et la vigueur déployés par notre nation ont remis les choses au point, et la renaissance d'intérêt suscitée par la guerre n'a fait que confirmer les Louisianais dans leur attachement filial.

L'Athénée Louisianais, la petite académie littéraire de la Nouvelle-Orléans, donne des séances mensuelles très suivies du meilleur monde de la grande métropole, au cours desquelles des conférences sont faites et les plus beaux souvenirs de la France sont évoqués de charmante façon.

Dès le début des hostilités la province manifesta ses sympathies pour la France et le Secours Louisianais à la France ne cessa jusqu'à la fin d'envoyer à nos blessés objets chirurgicaux, pansements, linges, etc. Non contents de cette aide, de nombreux citoyens s'engagèrent dans notre Légion Etrangère et versèrent généreusement leur sang sur nos champs de bataille. Parmi les plus marquants aviateurs de l'escadrille américaine La Fayette figuraient le Néo-Orléanais Edgar Boulligny, qui avait combattu dans nos rangs jusqu'à l'entrée en guerre de son pays. Ces volontaires ont d'ailleurs singulièrement augmenté le nombre des pertes subies par cette contrée et la proportion des morts au champ d'honneur est plus forte en Louisiane que dans n'importe quel autre état de l'Union. Chacun a pu les apprécier au cours de la grande guerre car, grâce à leur parfaite connaissance du français, ce sont eux qui ont fourni la presque totalité du corps des interprètes de la jeune armée américaine. Le corps d'élite de cette armée, le corps que les yankees nomment avec orgueil les marines, n'a-t-il pas d'ailleurs actuellement comme chef suprême le général Lejeune, patronyme aux sonorités bien françaises?

Un journal rédigé dans notre langue, L'Abeille, et qui célébrera bientôt le centenaire de sa fondation, n'a du reste pas pu contribuer à entretenir ce feu sacré. Vivant en très bonne intelligence avec ses confrères de langue anglaise, il concourt avec de nombreuses sociétés littéraires ou archéologiques, à maintenir le culte du passé et à donner des nouvelles de la France dans le dialecte originel du pays. Son rédacteur en chef, M. André Lafargue, auquel le Gouvernement français a remis, en 1917, la croix de la Légion d'honneur, en témoignage de sa reconnaissance, n'est du reste pas un inconnu pour nos lecteurs. Chargé une première fois, en 1917, de présider une délégation venue en France pour solenniser le bi-centenaire de la création de la Nouvelle-Orléans, il revint une seconde fois pour s'asseoir aux fêtes données à Orléans, les 7 et 8 mai de cette année, en l'honneur de sainte Jeanne d'Arc.

J'ai eu la bonne fortune de revoir M. André Lafargue au cours de son second voyage, et c'est de lui que je tiens la plupart des détails que l'on vient de lire ici. Je suis très heureux, moi aussi, si j'ai pu, à mon tour, rappeler aux Français de France qu'il existe par delà les mers d'arrière-cousins qui, loin d'oublier leur origine, s'en réclament avec fierté et s'intéressent toujours à nos joies et à nos gloires nationales. Ils sont persuadés, non sans raison, qu'ils participent encore aux bénédictions que le ciel a octroyées à la métropole.

Ils gardent aussi, jalousement, cet amour de la liberté qui est, pour ainsi dire, le sceau initial de notre peuple puisque, depuis Clovis, "tout ce qui touche la France est libre." A ce titre, nul autre état mieux que celui de la Louisiane n'a mérité d'être inscrit sur l'étoile sur le coin d'azur de la bannière américaine, d'être un des fleurons les plus purs de cette grande nation, qui a fondé son droit public sur la liberté.

Martial de Pradel de Lamase.

UN BEAU CADEAU DE NOEL, UN HERITAGE DE DIX MILLIONS DE DOLLARS

Haverhill (Massachusetts).—Patrick Canning, un cordonnier de cette ville qui travaillait péniblement pour boucler son budget et soutenir sa femme et ses trois filles, a reçu un cadeau inusité à l'occasion de Noël, en apprenant qu'il est l'héritier des propriétés, évaluées à 10 millions de dollars, laissées par le major Edward J. Canning, de Monte-Carlo.

UN BEAU CADEAU DE NOEL, UN HERITAGE DE DIX MILLIONS DE DOLLARS

Haverhill (Massachusetts).—Patrick Canning, un cordonnier de cette ville qui travaillait péniblement pour boucler son budget et soutenir sa femme et ses trois filles, a reçu un cadeau inusité à l'occasion de Noël, en apprenant qu'il est l'héritier des propriétés, évaluées à 10 millions de dollars, laissées par le major Edward J. Canning, de Monte-Carlo.